



« Elles vivent comme dans un film d'horreur »

Annabelle Caillou, Le Devoir – 2 septembre 2022

« Sale chienne », « féminazie », « t'es laide », « mange ma graine ». Elles sont nombreuses à encaisser chaque jour ces insultes lancées en ligne, qui s'attaquent directement à leur corps, à leur sexualité ou à leur intégrité dans l'unique but de les faire taire. Cette haine a un nom : c'est de la misogynie. Avec leur long métrage documentaire **Je vous salue salope**, les réalisatrices Léa Clermont-Dion et Guylaine Maroist souhaitent montrer, sans aucun filtre, la violence de ce phénomène et ses conséquences dans la vie des femmes qui en sont victimes.

« On veut que les gens comprennent, mais surtout qu'ils ressentent ce que ces femmes vivent, qu'ils se mettent dans leur peau, qu'ils vivent leur cauchemar », laisse tomber d'emblée Guylaine Maroist, rencontrée par *Le Devoir* en compagnie de Léa Clermont-Dion, une semaine avant la sortie officielle

de leur film dans les salles de cinéma le 9 septembre.

Cette immersion, elle se fait surtout par le récit poignant de quatre femmes, aux parcours très différents, mais ayant toutes vécu de la misogynie en ligne pendant des années et vu cette haine traverser l'écran pour venir bouleverser leur quotidien.

Parmi ces femmes témoignant à l'écran, on retrouve l'ex-présidente du Parlement italien Laura Boldrini, sans cesse menacée de mort et de viol, et qui a même reçu un jour par la poste une balle de pistolet. Il y a aussi l'ex-politicienne afro-américaine Kiah Morris, qui, après avoir été harcelée et menacée en ligne pendant des années par des membres de l'extrême droite, a dû démissionner et déménager. La féministe et youtubeuse française Marion Seclin a pour sa part reçu plus

de 40 000 messages sexistes et menaces de viol et de mort après avoir publié une vidéo sur le harcèlement de rue. Et Laurence Gratton, une enseignante québécoise, a été harcelée pendant cinq ans par un ancien camarade de classe.

« La vérité »

À travers leurs histoires, on comprend que ces insultes et ces menaces qu'elles recevaient au quotidien les ont plongées dans une peur continue d'être attaquées n'importe où, n'importe quand, dans la vraie vie. « Ces femmes-là, elles vivent comme dans un film d'horreur », fait remarquer Guylaine Maroist. C'est d'ailleurs dans cette ambiance que le duo de réalisatrices a voulu plonger les spectateurs, en utilisant abondamment les images choquantes, les mots obscènes et la musique angoissante.

« Pourquoi préserver le public alors qu'on en voit tellement, des messages de haine comme ça ? Ce serait hypocrite de notre part, souligne Léa Clermont-Dion. C'est la vérité qu'on est allées chercher, qu'on veut montrer. »

Outre ces quatre principaux témoignages, le documentaire donne la parole à Glen Canning, dont la fille, Rehtaeh Parsons, s'est enlevé la vie après avoir été violée et avoir vu les images de son agression devenir virales sur la Toile.

Pour documenter au mieux le phénomène, les réalisatrices sont aussi allées à la rencontre de différentes expertes, dont nulle autre que l'autrice et spécialiste de la misogynie en ligne Donna Zuckerberg, qui est aussi la sœur de Mark Zuckerberg, fondateur de Facebook. Cette dernière, que l'on voit rarement à l'écran, n'hésite pas à critiquer le manque d'action des plateformes numériques, dont celle de son frère, en matière de cyberharcèlement et de messages haineux.

Car c'est l'un des principaux problèmes : les dirigeants des plateformes numériques comme Instagram, Facebook, YouTube ou Twitter promeuvent l'idée qu'on peut s'exprimer librement sur leur réseau social, fermant ainsi les yeux sur l'explosion de la haine en ligne. Quant aux corps policiers, les lois leur donnent rarement la possibilité d'agir pour y mettre fin et arrêter les coupables.

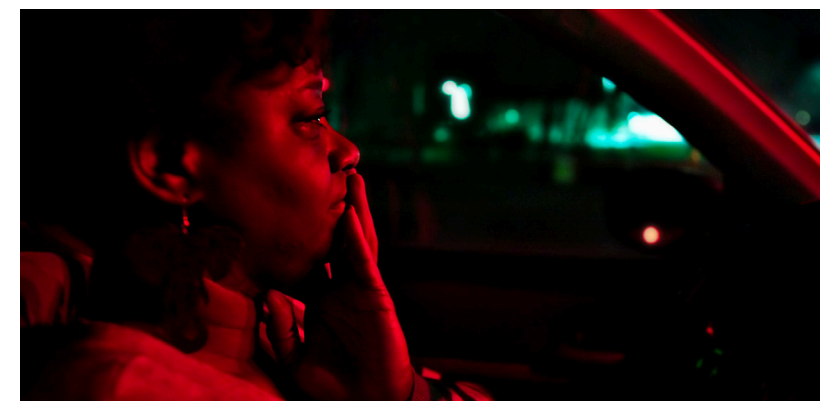
« Pour que les choses changent, il faut sensibiliser les gens à ce phénomène grave. On souhaite que notre film soit utilisé comme un outil de prévention, d'éducation pour contrer la banalisation de la misogynie en

ligne », espère Léa Clermont-Dion.

Travail de longue haleine

Ravies de voir enfin leur documentaire sortir sur grand écran, les deux femmes ne cachent pas avoir abattu un travail titanesque pour en arriver là. « La genèse remonte à 2015, explique Léa Clermont-Dion. Je voyais qu'il y avait un inconfort grandissant en ligne avec les femmes qui parlaient publiquement. J'avais moi-même vécu des attaques sexistes parce que je prenais la parole sur des enjeux politiques. Je voulais creuser la question et j'ai approché Guylaine. »

Sept années auront été nécessaires pour que le projet aboutisse. Le plus long, explique le duo, a été de convaincre les intervenantes de participer. « Faire un documentaire comme ça, ça a l'air de rien, mais c'est du temps, c'est de l'énergie pour les intervenantes. On les suit longtemps, on entre dans leur intimité, on brasse des affaires, souligne Guylaine Maroist. Il y a aussi la réticence à être considérée juste comme une victime, certaines ne veulent pas être associées uniquement à cet événement de leur vie. »



Les réalisatrices ont aussi dû faire face à de nombreux refus et à des désistements à la toute dernière minute de certaines femmes qui craignaient pour leur sécurité.

« On comprend. Nous aussi on a eu un peu peur à un moment donné », confie Léa Clermont-Dion, expliquant que le duo a reçu des appels anonymes étranges lorsque le projet a été annoncé publiquement.

Les deux femmes ont également vécu de la misogynie en ligne par le passé, qui, sur le coup, a eu pour effet de les freiner à s'exprimer publiquement.

« Des histoires comme ça, on en a toutes vécu, affirme Guylaine Maroist. Il suffit de regarder les nouvelles pour constater la multiplication des cas de cyberviolence, fait-elle remarquer. Et de plus en plus, ces violences traversent l'écran, on l'a vu avec le cas de la vice-première ministre Chrystia Freeland dernièrement. C'est préoccupant, et ça rend notre long métrage encore plus d'actualité que jamais. »



JE VOUS SALUE SALOPE : LA MISOGYNIE AU TEMPS DU NUMÉRIQUE

de Guylaine Maroist et Éric Ruel



Convaincant appel à la mobilisation

Sylvia Galipeau, *La Presse* – 9 septembre 2022

Elles ont voulu nous faire vivre le harcèlement en ligne et la misogynie numérique de l'intérieur. À coup de réels messages, réellement envoyés. Réellement reçus, surtout. Elles ont voulu nous angoisser. Et disons qu'en matière d'angoisse, justement, c'est réussi.

Le documentaire choc de Léa Clermont-Dion et de Guylaine Maroist, dans lequel quatre femmes confient l'enfer du harcèlement en ligne (par ailleurs criant d'actualité, Marwah Rizqy, ça vous dit quelque chose ?), frappe fort, certes à gros traits, mais bien.

À preuve : le film commence par un avertissement. Les images et les propos qui suivent pourraient choquer. Il est aussi grand temps que ces propos choquent un plus grand nombre, pourrait-on être tenté d'ajouter.

C'est d'ailleurs l'immense mérite de **Je vous salue salope**, tourné comme un thriller, dont l'affiche (les affiches, puisqu'il y en a plusieurs, assez effrayantes merci) ressemble en tous points à celle d'un film d'horreur, ce qui devrait attirer un public plus large que celui habituellement friand de ce genre de films. Et c'est le but : sensibiliser, conscientiser le plus grand nombre, faire bouger les choses, quoi. Parce que non, envoyer un « salope » par-ci, un « pendez-la » par-là, « si je te croise, je te viole », ça n'est pas innocent, comprend-on. Ressent-on, même. Ça fait mal. Et ça fait surtout des victimes.

Imaginez si, en prime, vous receviez une photo de votre tête décapitée, ensanglantée...

Quatre femmes témoignent courageusement en ce sens. Laura Boldrini, ex-présidente du Parlement italien; Kiah Morris,

ex-représentante démocrate américaine; Marion Séclin, comédienne et youtubeuse française, et Laurence Gratton, une Montréalaise harcelée des années par un collègue de classe. On les suit à l'écran dans leur quotidien, à coup de « beeps » et autres notifications sur leurs cellulaires ou leurs ordinateurs (martelés en gros plan et, oui, il faut voir ce film quasi immersif sur grand écran, faut-il le préciser), quand ça n'est pas carrément une douille dans la poste. Ou des coups dans la porte.

Le rythme et la musique vont en s'accélégrant alors que la tension monte. Oui, c'est stressant, et oui, on dirait un film d'horreur par moments. Ce n'est pas subtil, effectivement. Mais c'est voulu. Et ça marche.

Parce que la réalité dont il est ici question est effectivement une horreur.

On pourra reprocher aux réalisatrices certains raccourcis (non, la police et le système de justice ne font pas exactement rien), un petit côté un brin manichéen, mais c'est de bonne guerre : elles donnent ici la parole aux femmes, c'est leur choix éditorial, après tout, et c'est ce qu'elles ressentent dans le cas présent.

Et fort heureusement, le spectateur n'en sort pas avec un sentiment d'impuissance. C'était notre crainte, un piège dans ces films engagés, qui nous laissent souvent les bras ballants. Au contraire. On nous invite plutôt à l'action. À la mobilisation. « Il est temps de se lever », dit-on. Alors levons-nous.

Un fléau beaucoup plus que virtuel

Geneviève Bouchard, *Le Soleil* – 8 septembre 2022

« Personne ne devrait avoir à vivre comme ça », dira l'une des femmes interviewées par Léa Clermont-Dion et Guylaine Maroist dans le documentaire-choc *Je vous salue salope (La misogynie au temps du numérique)*. On ne peut qu'acquiescer devant l'accumulation de témoignages de victimes de harcèlement et l'étalement des comportements scandaleux de leurs agresseurs, qui agissent en toute impunité.

Elles sont quatre à encaisser depuis des années un flot de haine d'assaillants plus ou moins anonymes, qui font de leur vie un véritable enfer. Simplement parce qu'elles prennent leur place et qu'elles font entendre leur voix. Un grand « retourne dans ta cuisine », version 2.0.

Le film du duo Clermont-Dion/Maroist fait le pari de nous faire vivre à notre tour ce cauchemar. L'expérience s'avère percutante, révoltante et surtout inquiétante.

Deux politiciennes ont accepté de raconter leur histoire devant la caméra des réalisatrices québécoises.

Décrite comme « la femme la plus harcelée d'Italie », Laura Boldrini a été nommée présidente de la chambre des députés en 2013. Pour cette tête forte – qui arbore d'ailleurs fièrement à l'écran le coton ouaté « Je parle féministe » de la marque La Montréalaise Atelier –, les in-

sultes et les menaces se sont intensifiées.

Des opposants qui font des effigies d'elle avec des poupées gonflables jusqu'à un maire qui lance un appel direct au viol sur les réseaux sociaux : ça en est presque surréaliste. Et pourtant...

Aux États-Unis, une autre élue fera les frais de propos haineux : députée dans l'État du Vermont, Kiah Morris est devenue la cible d'un groupe d'extrême droite à cause de son engagement politique et de la couleur de sa peau. D'abord à travers l'écran, puis jusqu'à la porte de son domicile.

YouTubeuse française, Marion Séclin a dénoncé le harcèlement de rue et a reçu pour réponse plus de 40 000 (elle dit avoir arrêté de compter en franchissant ce cap) messages haineux, dont de nombreuses menaces de viol et de mort.

Jeune enseignante québécoise, Laurence Gratton vit elle aussi dans la peur depuis qu'un camarade de classe s'est créé de faux comptes pour la harceler, comme d'autres consœurs.

Des menaces qui n'ont pas été prises au sérieux quand des plaintes ont été logées.

En parallèle, un exemple démontrant que cette violence virtuelle peut cruellement trouver écho dans la réalité : celui

de la jeune Rehtaeh Parsons, qui s'est suicidée après une agression sexuelle qui a été doublée d'une vague de cyberintimidation.

Analyses éclairantes et effrayantes

À travers ces témoignages on ne peut plus concrets de victimes qui gardent la tête haute, des avis d'experts, dont celui de la sœur du fondateur de Facebook, Donna Zuckerberg, qui ne se gêne pas pour montrer du doigt les réseaux sociaux dans cette montée de haine et de misogynie.

Des analyses éclairantes, mais aussi souvent effrayantes.

Parce qu'il est là le point de vue des réalisatrices Léa Clermont-Dion et Guylaine Maroist, qui présentent leur documentaire comme un suspense psychologique, comme une sorte de film d'horreur.

C'est appuyé par la musique qui se fait souvent anxiogène. Par ces messages dégradants (voire carrément dégueulasses) qui sont mitraillés à l'écran. Par ces images d'archives qui ont de quoi glacer le sang.

Un montage dynamique vient captiver le spectateur en même temps qu'il le fouette.

On ressort de ce documentaire avec un sentiment d'urgence : on doit parler de ce fléau et il faut que ça cesse.